

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 44 (1906)  
**Heft:** 5

**Artikel:** Un livre célèbre  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-203073>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Toast**

prononcé par l'auteur, le 25 janvier 1906, à Tivoli, à l'occasion d'une réunion d'amis.

A mon tour, citoyens, je veux lever mon verre,  
Où perle le nectar sacré de nos coteaux.....  
Je veux porter mon toast à celle que vénère  
Tout fils de ce pays si beau !...

A Lausanne, la ville aux anciens priviléges,  
Aux chemins tortueux, pleins d'imprévus détours.  
A ses quartiers obscurs que domine et protège  
Notre-Dame aux gothiques tours.

A son château massif dressant sa silhouette  
Originale et grave au haut de la Cité.  
A ses vieilles maisons que hantent les chouettes,  
A sa flèvre université !

Aux coquettes villas émergeant des bocages,  
D'où montent, au printemps, les souffles attiédis....  
Aux jardins enchantateurs.... et jusqu'aux marécages  
Des plaines mornes de Vidy.

A son port sillonné d'esquifs aux blanches voiles  
Glissant sur le miroir argenté du Léman ;  
Où viennent se baigner les timides étoiles  
Qui scintillent au firmament.

O Lausanne ! O cité rustique et pittoresque,  
Etageant en gradins ses hôtels somptueux !...  
Tes fils ont conservé l'esprit chevaleresque  
Qui fut la force des aïeux.

Lausanne ! Coin béni de ma première enfance !  
Douce évocation des rêves du printemps !...  
Oasis bienfaisante où mon adolescence  
Aime à retrouver ses vingt ans !

Comme le voyageur regagnant son village  
Après avoir couru tout le vaste univers,  
Je reviens dans tes murs, comme en pèlerinage,  
Et je me moque des hivers !...

Aussi, levant mon verre où mousse en nappe blonde  
Le vin qui coule à flots de nos fameux coteaux,  
Je veux porter mon toast à la nature, à l'onde,  
Au soleil d'or, au vieux drapéau !...

Au palais grandiose, à la simple cabane  
Où les fils de la veuve ont gardé le cœur haut,  
A mon pays natal, à ma ville, à Lausanne,  
La perle du canton de Vaud !...

*Yvonand, 28 janvier 1906.*

H.-L. BORY.

**Dieu voulant.**

M\*\*\* venait de perdre sa femme.

« J'ai acheté, dit-il, une concession au cimetière. J'y fais construire un caveau et, si Dieu me prête vie, j'espère bien m'y faire enterrer à côté de ma chère défunte. »

**Lé djû dâi z'autro iadzo et cliau d'ora.**

Dite mè vâi, vo z'autre que vo z'âi coumenii lâi a dza grantenet, vo rappelâ-vo à quie on s'amusâve à saillâte dâi z'écoule, quand vo z'ira oncora boutte ? Rassoveni-vo vâi. Quand lo régent l'avâi de : « Vous pouvez sortir », on traîne tant qu'on pouvâve éteindre défro et pu lo derrâi que l'étai dè coûte lo rio ie dévessâi accrotsi lè z'autre ein lau foteint trai coup de poeug su la rita ; lâi desâi ein mimo temps : pourri ! Faillâi lo vère corre et trêre la leinga d'on pî. L'è cein que retsâudâve tando l'hivé. On l'appelâve : *lo derrai su la plièce*. Aprî, po sè reposâ onna vourba on fasâi ào bocan, iô faillâi châota per dessu on autre que sè ellinâve on becon... Hardi ! haup !... on s'appouyive avoué lè man su sa rita et pu... zoup ! ein amont ! L'è qu'on ire vi dein clli temps ; crâio adi qu'on arâi caillî lo tillotâ de la tiura se on avâi voliu, on châotâve quemet dâi bocan. Dâi coup on fasâi ào cavalier mal monté. L'è cllique que no dègroumelhîve ! Sè djuvessâi ion à cambelion dessu on autre et pu ne faillâi pas laiss' corre 'na pauma qu'on camerardo accoulessâi. On iadzo reintrâ à l'écoula, ein atteindaint que lo régent sâi rarrevâ, po cein que fasâi lè dhiz'hâore dein son pâilo, crâ ! vito on

djuvîvo ài boton. On ein accoulessâi ion contro la mouraille et se tsesive à onna pidâie d'on autre, stisse on pouvâve lo robâ. Mâ, se on ire petit craset, faillâi pas djuvi avoué lè gros, on étai su de sè fére dèpelhî, câ ie fasant dâi grante pidâie. Quand on avâi pe min de boton, on fasâi pas tant de cliau z'histoire : on trèsâi lè boton dè sè tsausse et on fasâi teni sè bretalle avoué dâi motsette ào bin on vilhô clieu. Mimameint dâi iadzo on ire d'obedzi de copâ lè boton ào moultion de noutron père tando que fasâi la reposâie. Ah ! clli dju, on étai einradzi aprî !

Et âi vesite d'écoula, vo rappelâ-vo ? On allâve pè vê lo cemetiro et on fasâi ào riond avoué lè fémalle. Faillâi no z'oure, guî quemet dâi quinson, on medzive dâi z'ao et on tsartâve :

Tout là-haut sur ces rochers  
Y avait un doux berger  
Qui disait dans son langage  
Qu'y voulait se marier.  
Doux bergers, entrez en danse,  
Regardez comme l'on danse,  
Et puis vous embrasserez  
Celle que vous aimerez.

Etâi-te pas galé, ào quie clli refredon ? Et pu stisse que sè desâi :

Au doux bocage,  
Charmant feüillage...

Et pu :

A la grande perche  
Pour abattre les noix,  
Si j'étais malhonnête,  
Je m'y ferai connaître, etc.

Et pu dâi dhizanne d'autre. Crènom ! quin pliési on avâi ! Et que l'étai bin pliie honito que cein que lè crazet d'ora vo brâmant. Tot cein que sâvant l'è :

Ah ! Viens poupoule, viens !

Diabe vo poupoule-te pas la tête ! allâ vo panâ, moquâo et mau l'élève que vo z'ite. Sant galé voulrè refredon ào dzo de vouâ ! Et voulrè dju : Ein a ion que vo z'appelâ *fou-de-balle*. L'è on-cora biâu clli l'affrere : dâotrâi z'estafié que l'ont met dâi tsausse que l'ont an canon d'onna sorta et on canon de l'autre, et pu que baillant dâi coups de pî en veux-tu, en voilâ ! à onna grocha pauma que sè met adan à châota, à s'einbonma, à tracî, à drâite, à gautse, tando que on moui de taborni sè mettant à lâi corre aprî, tsacon po lâi fotre sa ramenâie avoué sa choqua. N'è-te pas lè bourrisquo que baillant dinse dâi coups de pî, que piatant, qu'égravatant et que dzevatant ? L'appelant cein lo progrès, cliau melebâogro ! Por quand à mè, vo prometto que se dèvessâ fère à clli *fou-de-balle* avoué clli que l'a einveinta, l'arâi mon premi coup de choquâ à cein qu'on met su onna chôla quand lè qu'on vâo se setâ.

MARC A LOUIS.

**On verra bien.**

Un riche est à l'agonie.

— Croyez-vous, mon cher abbé, demande-t-il à l'ecclésiastique qui l'assiste à ce moment suprême, croyez-vous que si je faisais don de dix mille francs à l'église de la paroisse, mon âme serait sauvee ?

L'ecclésiastique se gratte la tête d'un air embarrassé.

— Je ne pourrais pas vous assurer la chose, mais en tout cas, ça vaut bien la peine d'essayer.

**On ne bat pas pour les absents.**

Au temps des commis d'exercice.

Un dimanche matin, sur la place d'armes, le commis attendait impatiemment ses hommes pour commencer l'exercice.

— Hé, tambou, y te faut battre le rappet.

— Y nous faut attendre enco un moment, commis ; quand même, y ne sont pas encore tous là.

**Rien ne presse.**

Un célibataire, fatigué d'une ennuyeuse solitude, songeait au mariage. Aimant beaucoup les enfants, il se réjouissait à l'idée de voir de jolis chérubins, tout roses, l'accueillir au logis de leurs sourires et de leurs caresses.

D'autre part, il avait contracté certaines habitudes d'indépendance qu'il lui coûtait fort d'abandonner ; aussi différait-il de jour en jour sa résolution.

Un soir qu'il devisait au coin du feu avec un médecin de ses amis :

— Dis-moi, mon cher, lui demanda-t-il brusquement, jusqu'à quel âge peut-on espérer fonder une famille ? Par exemple un homme de soixante ans, qui épouse une jeune femme, a-t-il encore quelque espoir d'aller à baptême ?

— Quelquefois.

— Et à soixante-dix ans ?

— Toujours.

**Précaution.**

On parlait du crime de Virieu et l'on rappelait, à ce propos, les divers meurtres commis, ces dernières années, dans les chemins de fer.

— Oh ! moi, dit un monsieur que ses affaires obligent à de fréquents voyages, je ne me mets jamais en route sans avoir placé un revolver au fond de ma valise.

**Le petit Paul.**

Un garçonnet, en visite avec sa mère chez une amie, regardait avec convoitise une délicieuse bonbonnière d'écaille, montée en or et pleine de pastilles, placée sur une console.

La maîtresse de la maison voit la chose.

— Emmy, dit-elle à sa fille, donne donc cette bonbonnière au petit Paul.

— Oh ! merci bien, madame, fait celui-ci. Puis, après un silence : « Et les bonbons aussi ? »

**Un homme de flair.** — Dans une réunion politique, un orateur nasillard monte à la tribune et dit :

— Je vais vous parler de la démocratie, du bonheur du peuple, de l'imprévoyance du gouvernement...

— Et du nez, ajoute un auditeur.

**Le monde à l'envers.**

On dit souvent : « Il aimait et il fut payé de retour ! »

Quand donc dira-t-on : « Il payait et fut aimé de retour ? »

**Un livre célèbre.**

A la séance de proclamation des résultats des concours annuels de l'Université, M. le Dr Dind, recteur, a prononcé l'éloge de notre illustre compatriote, le Dr Tissot, auteur de l'*« Avis au peuple sur sa santé »*, ouvrage qui parut, pour la première fois, en 1761, qui eut une vogue immense et fut traduit dans toutes les langues. La noblesse de caractère de Tissot égalait, on le sait, l'étendue de sa science.

Voici le début de la préface du livre de Tissot :

**S**i c'est souvent par vanité que l'on parle de soi, il y en aurait quelquefois davantage à n'en rien dire; et l'accueil qu'on a fait à l'*AVIS AU PEUPLE* a été tel qu'on aurait droit de me soupçonner de cet orgueil, le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parce qu'il se croit au-dessus, si je paraissais ne pas sentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.

Touché du sort du *Peuple malade dans les campagnes de ce pays, où il pérît misérablement par la disette de secours utiles et la multitude de fausses directions, mon seul but, en écrivant, était de prévenir une partie de ces malheurs.*

\* \*

Et maintenant, encore une citation. Tissot parle de la diminution de la population, consta-

tée alors dans notre pays. Cette dépopulation avait plusieurs causes, entre autres, la « mauvaise méthode employée dans les campagnes pour traiter les maladies » et l'émigration. « Il y a deux espèces d'émigrations, dit Tissot: l'on sort ou pour aller dans les services étrangers ou pour chercher, dans différentes vocations, une fortune que le pays refuse. L'on pourrait appeler la première, émigration militaire; la seconde, émigration commerçante. »

« L'émigration militaire » n'existe plus chez nous. Il n'en est pas de même de l'émigration commerçante. Or, voici ce qu'en dit Tissot :

« L'expatriation commerçante, que je crois plus nombreuse, a ses inconveniens particuliers qui ne sont pas moindres; et malheureusement c'est une épidémie dont les ravages vont en croissant, par une raison simple; c'est que le succès d'un seul en détermine cent à aller courir les mêmes hazards, et que peut-être quatre-vingt-dix-huit échoueront. L'on est frappé du bien, l'on ignore le mal. Je suppose qu'il soit parti, il y a dix ans, cent personnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune*; au bout de six mois ils étaient tous oubliés, excepté de leurs parents: qu'il en soit revenu un cette année avec quelques biens au-dessus de sa pacotille, tout le pays en est instruit et s'en occupe, une foule de jeunes gens sont séduits et parlent, parce que personne ne pense, que, des cent quatre-vingt-dix-neuf qui étaient partis avec lui, la moitié a péri, une partie est misérable, et le reste est de retour sans avoir gagné autre chose que l'incapacité de s'occuper utilement dans son pays et dans sa première vocation. Le petit nombre qui réussit est publié; la foule qui échoue reste dans un profond oubli. Le mal est très — grand et très — réel; quel en est le remede? »

Il suffiroit peut-être de faire connaître le danger, et le moyen est aisé: il n'y auroit qu'à tenir annuellement un registre exact de ceux qui sortent, et au bout de six, huit, dix ans, en publier la liste avec le succès de leurs voyages. Si je ne me trompe, au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verrait pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les pays étrangers chercher des établissements, dont les listes que je propose leur démontreroient l'incertitude. L'on ne partiroit qu'avec des avantages presque sûrs....

Le pays seroit plus peuplé, plus riche et plus heureux; parce que le bonheur d'un peuple qui vit sur un sol fertile dépend beaucoup de la population, et un peu des richesses pécuniaires.

Non-seulement l'on sort beaucoup du pays, et par là même il y a moins de gens pour le peupler; mais ceux qui y restent peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois; ou ce qui revient au même, parmi le même nombre de personnes, il y a moins de mariages; et le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves; il ne faut que regarder autour de soi pour en être convaincu. Quelles en sont les causes? Il y en a deux principales; le luxe et la débauche, qui nuisent à la population par plusieurs endroits.

Le luxe oblige le riche qui veut figurer, et l'homme à revenus médiocres, mais son égal au moins à tout autre égard, et qui veut l'imiter, à craindre une famille nombreuse, dont l'éducation consomeroit des revenus consacrés aux dépenses d'apparat, et d'ailleurs s'il falloit partager son bien entre plusieurs enfans, ils en auroient tous très-peu, et seroient hors d'état de soutenir le train des peres. Quand le mérite est apprécié par la dépense extérieure, l'on doit nécessairement tâcher de se mettre, et de laisser ses enfans, dans une situation propre à soutenir cette dépense. De-là peu de mariages quand on n'est pas riche; peu d'enfans quand on est marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduite affoiblit la santé, ruine le tempérament, et la propagation s'en ressent nécessairement. La génération qui passe compte des familles de plus de vingt enfans, celle qui vit ne compte pas vingt germains, celle qui vient ne connoîtra plus les frères... »

#### A quoi tient le fumet.

Nous parlions histoire avec quelques amis.  
— Eh bien, après tout, disait l'un, propriétaire

de vignes dans le centre du canton, nous n'aurions pas été si malheureux que ça, quand bien même Charles-le-Téméraire aurait été vainqueur.

— Oh! je te comprends, fit un autre, tu n'aurais pas mieux demandé que de pouvoir vendre ton vin pour du Bourgogne.

#### L'est tot ma mère m'a fait.

On menistré que n'étai pas destrà foo po son meti et que n'avai min dè tiura, predzivè decé, delé, po reimpliaç dái z'autro. On dzo que predzivè dein on veladzo, lo pourro bougro s'eimbrelloqua on momenet après que l'eut de: « Mes chers frères! » et coumeint n'étai pas fotu dè sè rassoveni dè s'n'aleçon et d'allâ pe llien, dese ài dzeins qu'etiont à l'Eglise: « Y'aré onco bin dái z'afférès à vo derè, mā coumeint ne mè farâ rein dè frémâ que vo volliâ ètrè tot asse crouïo se vo z'ein dio bin mé, y'amo atant botsi to lo drâi. »

Et décheinde dè la chére.

#### Tout proche de St-Pétersbourg.

Un négociant de \*\*\* rencontre un employé de la poste.

— Ah! salut, Daniet, je suis bien content de te rencontrer. Y faut que je te demande un renseignement. Tu sais que notre Louise est donc en Russie. Ah! elle nous a donné assez de soucis depuis une année, avec ces révoltes qui a par là-bas. Et puis on ne recevait plus point de lettres; et c'était la même chose pour celles qu'on y envoyait. Enfin, y a une semaine, elle nous a écrit. Elle va bien, Dieu merci. Justement sa mère voulait y répondre et faut-y pas qu'elle perde la lettre. Impossible de se rappeler l'adresse. Tout ce qu'on se rappelle, c'est qu'elle est dans un petit village tout proche de St-Pétersbourg. Ça commence par un S; Sti..., Stru..., Sto... J'ai ce mot sur le bout de la langue, mais le diable s'y peut me revenir.

— Ah! c'est probablement Stockholm?

— Stock... Comment dis-tu?

— Stockholm.

— Stockholm! Oui, ça pourrait bien être ça: Stockholm. Je m'en vais faire l'adresse tout chaud, pour ne pas l'oublier. Merci bien, Daniet; on boira trois décis à l'occasion.

Tout de même la plaisanterie était un peu cruelle à l'égard de ce pauvre père, impatient de donner à sa fille des nouvelles de la maison.

#### Entendu au passage.

— Faites-moi, je vous prie, le plaisir de me prêter vingt francs; j'en ai un pressant besoin.

— Impossible, mon cher, je ne les ai pas sur moi.

— Et à la maison?

— A la maison, tout le monde est bien, je vous remercie. Au revoir.

#### Ce n'est pas de jeu.

Un médecin avait prescrit à une de ses malades, en convalescence, quelques verres de malaga.

Celle-ci s'aperçoit que le vin diminue bien rapidement dans la bouteille.

Elle soupçonne sa bonne et fait une marque à la bouteille.

Le soir, le liquide était au-dessous de la marque. La maîtresse demande malicieusement à sa domestique si le malaga lui fait du bien.

La bonne feint de ne pas comprendre.

— Inutile de nier, Rosine, j'ai fait une marque.

— Oh! alors, si madame fait des marques sans le dire!...

#### Tout ce qu'il faut.

A propos de la fondation récente d'une institution destinée à faciliter le mariage à de jeunes filles fiancées et sans fortune, en leur assurant

une petite dot, on rappelle qu'une petite ville de France avait semblable institution, officiellement administrée.

Une jeune fille se présente et demande à être inscrite?

— Où est votre amoureux? lui demande-t-on.

— Je n'en ai point, répondit-elle, je croyais que la ville fournissait tout.

#### Classée.

Un tailleur ne pouvait obtenir un sou d'un de ses clients.

L'autre matin, il refait sa note et va lui-même la porter.

Le client était encore au lit. On introduit le tailleur.

— Hé! bonjour, M. Puppikoffer, quel bon vent vous amène?

— Je brie, mossié, de m'esciser, mais je venais apporter mon betite note.

— Ah! bon, bon. Eh bien, prenez la petite clef qui est sur cette étagère.... Vous l'avez?

— Vui, mossié.

— Ouvrez mon bureau; tirez le tiroir de droite, en haut... Qu'y a-t-il dedans?

— Tutes sortes babiers.

— C'est bien ça; ce sont des notes à payer. Eh bien, mettez la vôtre avec et veuillez avoir la bonté de refermer le bureau et de remettre la clef sur la petite étagère... Là... merci, mon cher monsieur Puppikoffer... A bientôt; il me faudra justement un pardessus.

**Stoïque.** — Un petit collégien à l'un de ses camarades:

— Dis, Charlot, combien de claques ton papa t'a-t-il données?

— Je ne m'inquiète pas de ce qui se passe derrière mon dos.

**Douloureuse constatation.** — Découpé dans un roman du jour:

« Il se remit à songer à sa lointaine jeunesse. « Grand Dieu! s'écria-t-il, combien je vois de figures absentes, à qui si souvent j'avais serré la main! »

#### Œufs durs ; œufs à la coque.

Il est bon de saler l'eau dans laquelle on fait cuire les œufs durs ou à la coque; ceux-ci en auront plus de saveur. Arrêter l'ébullition au moment de mettre les œufs dans l'eau bouillante, pour éviter qu'ils ne cassent.

Les œufs durs ne doivent cuire que 10 minutes au plus.

**La Muse** a définitivement fixé ses représentations de *Sur la pente*, l'œuvre de M. Benjamin Vallotton, aux 16 et 19 février, dans la salle des spectacles du Théâtre.

**Le Théâtre du peuple** a donné, mardi et hier, avec grand succès, deux représentations des *Avariés*, de Brieux. On nous annonce, pour samedi prochain, 10 février, une dernière représentation; prix réduits. Le spectacle commence par *Poussier de Motte*, fait-divers satirique en 2 tableaux, de Jean Canora.

**Georgette et Bel-Air.** — M. Darcourt et M. Tapie tiennent tous deux un succès. Au Théâtre, c'est *Athalie*, de Racine, avec la musique de Mendelssohn. Costumes très riches et de style, interprétation irréprochable, figurant nombreuse. Orchestre symphonique au grand complet et, au pupitre, M. Ed. Combe.

Demain dimanche, à 2 h., matinée, *Les Millions de l'Emigré*. Le soir, à 8 heures, *La Rafale* et *Le Fils surnaturel*.

\* \* \*

Au Kursaal, c'est *Lausanne-brigue!* l'amusante revue qui fait salle comble à chaque représentation. Comment ne pas aller voir spectacle si bien monté, si attrayant! Comment n'y pas retourner! Demain dimanche, à 2 h. matinée, et, le soir, à 8 heures.

**Rédaction:** Julien MONNET et Victor FAVRAT.

**Lausanne.** — Imprimerie Guilloud-Howard.  
Ami FATIO, successeur.